

## Réforme de la danse des salons. 2. éd.

Boullay, Gustave.  
Paris, E. Dentu, 1855.

<http://hdl.handle.net/2027/nyp.33433012389007>

# HathiTrust



[www.hathitrust.org](http://www.hathitrust.org)

**Public Domain, Google-digitized**

[http://www.hathitrust.org/access\\_use#pd-google](http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google)

We have determined this work to be in the public domain, meaning that it is not subject to copyright. Users are free to copy, use, and redistribute the work in part or in whole. It is possible that current copyright holders, heirs or the estate of the authors of individual portions of the work, such as illustrations or photographs, assert copyrights over these portions. Depending on the nature of subsequent use that is made, additional rights may need to be obtained independently of anything we can address. The digital images and OCR of this work were produced by Google, Inc. (indicated by a watermark on each page in the PageTurner). Google requests that the images and OCR not be re-hosted, redistributed or used commercially. The images are provided for educational, scholarly, non-commercial purposes.

ReCap



3 3433 01238900 7



\*MGRZ  
Boullay







**RÉFORME**  
**DE**  
**LA DANSE**  
**DES SALONS**

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

---

RÉFORME  
DE  
LA DANSE  
DES SALONS

PAR  
GUSTAVE BOULLAY

DEUXIÈME ÉDITION

Soyons de bon goût.

Mo

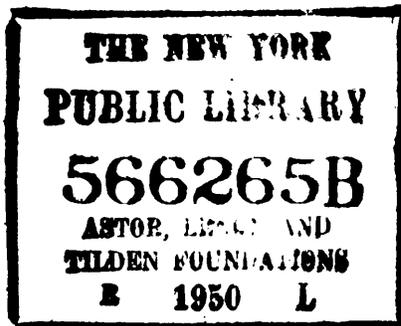
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, 10.

L'auteur et l'éditeur se réservent tous droits de reproduction.

1855



# TABLE

---

I. Entrée en matière. . . . .	7
II. Historique. . . . .	11
III. Physiologie. . . . .	23
IV. Révélation. . . . .	29
V. Conclusions. . . . .	45

*Book 219.188*



**Au moment de traiter le sujet que le titre de cet écrit vous annonce, nous nous trouvons, dès les premiers mots, dans un grand embarras. Comment, en effet, parler en termes convenables de choses qui, tout bien vu, bien examiné, nous ont semblé ne pas l'être?**

**Mais que disons-nous là, grand Dieu ! Quoi !**

les danses actuellement en vogue dans les salons ne seraient pas..... Nous n'osons répéter le mot que nous venons de prononcer.

Cependant, si cela est, comment ne pas le déclarer? Ne doit-on pas proclamer une vérité, s'il peut être utile de la dire, dès l'instant qu'on en a été frappé? Sans doute; mais ici la matière est délicate et demanderait, pour être traitée avec finesse, une main bien expérimentée.

Après réflexion, voici pourtant ce qui nous rassure : Sommes-nous le seul qui ayons jeté un regard de défiance sur la danse des salons; le premier que soit venu assiéger le doute? Non, certes, et nous pourrions bien nous trouver en très-nombreuse compagnie; d'ailleurs, si nous nous représentons tout ce que nous avons entendu dire à ce sujet, nous ne devons même nous considérer ici que comme un écho

très-affaibli de protestations qui vont en s'étendant et se multipliant.

Que nous reste-t-il donc à faire, si nous nous décidons, déterminé d'ailleurs par d'honorables sollicitations, à être l'interprète de tant de personnes qui protestent aujourd'hui contre les danses modernes? Nous avons d'abord à expliquer comment ces danses, objet de leur improbation, ont pu s'introduire dans les salons. Nous aurons ensuite à en faire connaître la nature et le caractère au physique et au moral; en un mot, nous en retracerons l'histoire et la physiologie; enfin nous tirerons les conclusions que ces prémisses nous aurons fournies.

Abordons maintenant et traitons aussi rapidement que possible la partie historique de cet opuscule.



## II

Il ne faut pas être parvenu à un âge bien avancé pour avoir vu la contredanse régner presque exclusivement dans les salons. De toutes les danses encore en vogue, c'est la plus ancienne, celle qui a duré et durera, j'ose le prédire, le plus longtemps. Bien que d'origine anglaise (*Country-dance*), elle est

2

devenue chez nous, à la suite de nombreux perfectionnements et sous la dénomination tout aussi usitée de quadrille, une danse vraiment nationale. Cela n'est pas étonnant : réunissant les deux sexes de la manière la plus convenable, elle joint à la variété des figures le mouvement modéré et le charme de la conversation ; c'est véritablement une danse de salon.

A l'époque de sa plus grande vogue, elle était accompagnée, dans les réunions familiales du moins, de danses traditionnelles chez nous. Les soirées dansantes se terminaient par la Boulangère, le Carillon de Dunkerque et des Cotillons semblables à ces aimables petites sauteries. Après les jambes, c'étaient les mains qui y avaient le plus de part ; la chaîne anglaise, les rondes, les moulinets, y abondaient. La vivacité du mouvement y répandait la gaieté et en faisait le

charme tout innocent. La Walse n'était pas encore connue.

Sous le premier Empire, et, je crois même, dès la première République, la walse, résultat des échanges internationaux de coups de sabre, nous fut importée d'Allemagne. Mais elle ne s'introduisit qu'avec beaucoup de peine dans le monde élégant, et ce ne fut qu'après avoir fait longtemps antichambre qu'elle parvint à conquérir sa place dans les salons. Dès l'abord, on vit bien qu'il y avait, dans ce rapprochement du danseur et de sa danseuse, quelque chose de trop familier, et l'on sentit que cela ne nous convenait pas.

En France, on pense mieux qu'on n'agit. Que le sentimental Allemand, philosophe nuageux, à l'esprit moins pratique que le nôtre, s'il est possible, prétende n'éprouver à la walse que des émotions dégagées de tout matéria-

lisme, je l'en croirais presque. Mais le Français pousse trop vite aux dernières extrémités les conséquences d'un principe, et dans la pratique il arrive promptement à l'abus. Tout cela fut compris dans cette circonstance, et la répulsion fut si prononcée, que la walse se vit généralement proscrite. Seules, les femmes d'un certain âge purent en montrer, par-ci, par-là, quelque spécimen; il fallut avoir trente-cinq ans au moins pour se la permettre, et il fut admis qu'à moins d'avoir toutes les apparences d'une personne rassise, on ne devait pas s'exposer à en ressentir les trop vives émotions.

Ainsi mis en échec, le matérialisme de la danse ne se tint pas néanmoins pour battu, et, à la faveur de la rapidité du mouvement qui va si bien à la jeunesse, il brusqua son entrée dans les salons sous le nom de Galop. Ce fut,

je crois, vers 1828 ou 29 qu'il fit ses débuts. Bientôt après, en 1832, il s'introduisit dans la contredanse, et se substituait à la finale, sous la dénomination de Saint-Simoniennes. Le nom seul de la nouvelle figure eût dû la faire exclure des salons. Mais on y changeait de danseuse, et nommer la Saint-Simoniennes, c'était faire une allusion à la communauté des femmes que l'on prétendait être prêchée par les saints-simoniens. On rit donc, et la figure passa. L'esprit fait passer chez nous bien des sottises, et nous avons tant d'esprit, n'est-ce pas, mes chers concitoyens? Poursuivons.

Derrière le galop final reparut promptement la walse. Puisqu'on galope, on peut bien walses; c'était logique. On walsa donc par voie de conséquence, et l'on se mit bientôt à walses avec fureur, et avec une extrême vélocité. Les

2.

jeunes filles n'étant pas encore mêlées à ce mouvement, ce fut le triomphe des jeunes femmes et surtout des fortes walseuses. Le rapide mouvement imprimé à la walse ajoutait à leur beauté l'éclat d'une excessive animation, et lorsqu'elles passaient, rapidement entraînées par le cavalier, leurs cheveux épars (on portait alors des anglaises) laissaient après elles et dans le souvenir une trace ondoyante et vaporeuse.

Les scrupules étaient évanouis. Bientôt l'énergique walse à deux temps, où l'on déploie tant de force en frottant le parquet et en entraînant sa danseuse, fut adoptée par la mode, malgré les protestations des walseurs émérites, dont la vieille expérience méconnaissait des charmes autrement positifs. La walse à deux temps régna donc seule. Les grâces de son aînée furent mises en oubli comme étant

désormais surannées. Cependant quelques mères de famille interdisaient encore l'une et l'autre à leurs filles. Deux quadrilles pour une walse devaient suffire à cette jeune ardeur stimulée par de nombreux exemples, et il fallait se contenter de suivre, avec des yeux prêts à se mouiller de larmes, les plaisirs interdits, lorsque tout à coup parut la POLKA !

Pour le coup, les mères de famille furent vaincues, et leur répugnance instinctive dut se réfugier dans le repli le plus obscur de leur cœur.

C'est encore à toi, rêveuse Allemagne, ingrate et perfide sœur (et ta destinée est-elle donc de trahir constamment ta plus sincère amie ?); c'est à toi, dis-je, que nous devons ce présent funeste, auquel ta candide sentimentalité a servi de passe-port. Par là se répandit bientôt sur le monde, comme s'échappant

d'une boîte de Pandore, l'essaim voltigeant et aiguillonné des danses légères.

Qu'arriva-t-il, en effet? c'est que la Polka, une fois admise, engendra toute une dynastie de danses qui ne lui ressemblent que trop, hélas! Mais il n'est pas encore temps d'en parler; nous les retrouverons en leur lieu.

La nouvelle venue fit son apparition dans les salons de Paris, mise en scène par deux ou trois couples au plus qui dansaient dans un étroit espace, au milieu d'un cercle de spectateurs pressés, et dont les derniers survenus, avec cet aimable et délicat sans-gêne qui caractérise notre époque, montaient sur les banquettes, les fauteuils et les chaises du salon, pour mieux voir. Le triomphe fut complet. Après les salons, les théâtres, où elle fut traitée d'une façon artistique, s'en emparèrent; l'art vint donner à ce produit de

la fantaisie chorégraphique sa consécration.

Il faut bien l'avouer pourtant, ce triomphe était, à certains égards, mérité. Car elle était si simple et si avenante la timide étrangère aux faciles séductions ! En un instant on avait fait sa conquête, on en possédait tous les secrets, puis on se l'enseignait les uns aux autres, aussi bien et plus vite surtout que les maîtres de danse ; on la dansait sans avoir l'air d'y penser, posément alors et avec des figures. Que voulez-vous ? avec un air aussi modeste, elle devait facilement attendrir la douane des salons, devenue déjà trop tendre et trop accessible à la séduction. Mais bien souvent le succès nous gâte, et la timide Polka a notablement changé de caractère depuis qu'appelant près d'elle ses filles, la Polka-Mazourka, la Scotisch, la Redowa et la Varsoviana, elle a, dominatrice habile, partagé son pouvoir pour

le mieux assurer, et croit à présent l'avoir assis sur des bases inébranlables.

Or voyez, dirons-nous en résumant cette partie historique, combien le diable est fin quand il veut une chose, et comme il l'insinue subtilement dans les cœurs, dans la pensée, dans les faits. S'autorisant de tout, s'étayant du plus fragile appui, s'accrochant aux aspérités mêmes, il grimpe, monte, s'élève, jusqu'à ce qu'enfin, prenant son essor, il plane en vainqueur sur sa conquête défaillante en faisant frissonner ses grandes ailes de chauve-souris. La Walse était repoussée à l'unanimité des plus aimables voix. Que fait-elle? Elle se substitue le Galop, qui enlève, entraîne tout le monde. Mais le Galop est fatigant, monotone, et ne saurait durer assez longtemps. La Walse reparait sur ses traces, elle est alors accueillie. Un instant elle s'efface devant la walse à deux

temps qui gagne encore du terrain, et assure une plus large place à son retour. Profitant de leurs travaux préparateurs, la Polka envahit tout, ravage le monde, et bouleverse les têtes, conjointement avec ses illustres filles; tandis que son allié le Galop (*sturm galopp*), se livrant à une nouvelle fantasia, nous jette encore la Sicilienne, qu'il porte en croupe avec lui.

Reposons-nous, à présent, de notre course à travers l'histoire; observons et méditons, car il s'agit maintenant de la physiologie de ces danses. Il nous faut en retracer d'abord les allures et la physionomie, ce qui nous aidera beaucoup ensuite à en faire apprécier le moral.



### III

A en juger sur les apparences et peut-être même en réalité, de toutes ces danses, la plus admissible, à notre avis, ce serait la walse à trois temps. Là, du moins, le mouvement circulaire crée une force centrifuge qui éloigne suffisamment l'une de l'autre chacune des deux moitiés du couple. Le cavalier est

tenu de déployer une certaine force, et doit se préoccuper essentiellement de diriger sa walseuse. La walse à trois temps est difficile, du reste. Il y a bien peu de bons walseurs et peut-être moins encore de bonnes walseuses. La femme n'est pas légère alors! <sup>1</sup> Mais enfin, quand on a bien rencontré de part et d'autre, quand l'orchestre ou le piano joue avec sentiment des walses de Marcaillou, Strauss, Laenner, on peut s'abandonner entièrement au balancement voluptueux de « ce pas charmant qui berce les amours. »

La walse à deux temps (c'est à deux mouvements qu'il faudrait dire) veut plus de force encore et rapproche davantage les deux con-

<sup>1</sup> Quel est l'impertinent qui a osé dire le premier que les femmes étaient légères? Dans leurs idées peut-être; mais c'est bien aux hommes qu'il appartient de le dire, eux qui sont légers dans leurs sentiments, ce qui est bien pis.

joint, en exigeant aussi d'eux plus d'entente pour unir leur mouvement pendant ce continu frottement du parquet.

J'y aperçois, en outre, un sautellement pressé qui peut bien, si l'on veut, ne pas manquer de charmes, mais qui manque complètement de grâces. De cette danse au reste de la famille, la transition est facile.

La Polka, en effet, c'est encore la walse, mais la walse à deux ou quatre temps, au mouvement circulaire ou rectiligne à volonté, en dedans, en dehors, en place, si cela vous fait plaisir. Nous y retrouvons ce sautellement de la seconde walse qui nous déplaît singulièrement. Examinez-le bien dans la Polka surtout, et vous verrez l'effet qu'il produira sur vous. Il y a des choses dont on ne s'aperçoit qu'en passant du rôle d'acteur à celui de spectateur.

La Polka-Mazourka, au contraire, a pour elle les apparences. Elle se présente à nous avec un balancement dont la grâce charmante, chez les femmes, se communique presque au danseur. Ensuite elle désunit davantage le couple, et, contrainte de mesurer ses six pas et de recommencer toujours, elle devient monotone, se prête peu au tournoiement rapide, ou, pour l'effectuer, se limite à trois pas et devient redowa. Ces divers inconvénients lui font préférer, par les jambes intelligentes, la plupart des autres sauteriers.

La Redowa allonge le premier pas, se relève avec un balancement et recommence. Elle rend la femme gracieuse avec mollesse, avec *morbidezza* (nonchalance presque malade). Nous avons entendu dire, de cette manière de danser, beaucoup de mal que nous n'y avons pas reconnu; mais il y a des gens qui

voient du mal partout. Quoi qu'il en soit, la Redowa est extrêmement fatigante en raison de ce glisser et de ce relever continuels; aussi l'a-t-on changée en trois pas précipités qui en font une polka à trois temps. Infernale Polka, on la retrouve partout !

Cependant la Scotisch miscellanée possède de bien puissants attraits. Commenant par le premier temps de la Redowa, accompagnée de deux petits sauts, sur un pied d'abord, puis sur l'autre, elle prend ensuite un mouvement de walse sautée. C'est, après la Polka, la plus sympathique de toutes ces danses; pendant le mouvement de walse, le couple est parfaitement uni; on s'éloigne de sa danseuse pour le pas de redowa, ce qui donne aussi de la variété et renouvelle le charme; mais il est constant et toujours croissant dans la Polka.

Vient enfin la Varsoviana, c'est la Polka-

5.

Mazourka prolongée, suivie d'un *pas-se-pieds* (terme de l'ancienne danse), que l'on répète quatre fois, et relevée d'un temps d'arrêt bien marqué après avoir tourné sur soi-même, ce qui en fait une danse à caractère. Rien de particulier à en dire ; elle n'est ni mieux ni plus mal que toutes les autres.

## IV

Mais est-il suffisant d'avoir évoqué l'image de ces danses et rappelé leur configuration matérielle? C'est le moral qu'il faut en faire connaître à présent. Ah ! vous croyiez, honorable institution des mères de famille, que vos scrupules touchant la walse n'étaient pas fondés, et que vous ne cédiez autrefois qu'à la

peur de vains fantômes ! Vous avez fait taire les protestations qui s'élevaient dans vos âmes ; vous les avez transformées en doutes commodes ; et, plus tard, entraînées par le torrent, dominées par l'habitude, vous avez consenti à vous résigner. Vous méconnûtes donc alors la profondeur de cet abîme ténébreux que l'on appelle le cœur de l'homme ! mais je vous le dévoilerai ! N'est-ce pas à l'homme, puisqu'il faut vous le rappeler, qu'appartient essentiellement la science du bien et du mal ? N'est-ce pas lui qui en fit la conquête à ses dépens ? un peu poussé au mal par la femme, c'est vrai ; mais, depuis ce temps-là, comme il le lui a bien rendu !

Par précaution oratoire, je reconnâtrai, si vous le voulez, que vous avez pu vous y laisser tromper. L'usage et l'habitude, cette seconde nature de l'homme civilisé, nous impo-

sent bien des manières d'être contre lesquelles protestent nos sentiments instinctifs. Dans le monde, on se soumet à la règle commune ; mais, selon la manière de prendre les choses, on la subit, ou bien on s'en applique les bénéfices. D'ailleurs, la présence de tant de personnes réunies semble être une garantie contre l'abus. Je vous accorderai, en outre, qu'au premier aspect tout ce qui se voit peut, à la rigueur, être trouvé convenable. Vous arrivez au bal, et la tenue cérémonieuse et presque glaciale des premiers instants écarterait toute arrière-pensée. Vous voyez les invitations se faire poliment, les jeunes gens conduire les femmes en place et les couples s'unir sans affectation. Ensuite on se met en mouvement d'un air posé, à moins cependant que l'on ne soit obligé d'aborder sur-le-champ le mouvement rapide de la walse. Si vous vous de-

mandez ce que font là ces jeunes personnes et ces jeunes gens? Ils se livrent à l'expansion et à la gaieté naturelles à leur âge, vous répondrez-vous à vous-même; ils prennent le plaisir de la danse, c'est tout simple, qu'y a-t-il à cela d'étonnant?

Sans doute; et, pour ma part, j'en suis convaincu, dans le cœur des femmes, dans leurs intentions surtout, la danse est la chose la plus innocente du monde. Quant aux hommes, il en est assurément, j'en connais, qui sont on ne peut plus convenables, et même infiniment respectueux. Pour ceux-là la femme d'un ami est *un ami*, et ne sera jamais autre chose; et, quelle que soit d'ailleurs la femme que la danse les amène à prendre par la taille (cela ne se dit pas, mais ça se fait), ils ne la tiennent que comme ils porteraient, indignes qu'ils sont, une fragile corbeille de

fleurs frêles et vacillantes, auxquelles s'assimilent si bien tant de grâces et de beautés épanouies. D'autres, enfin, recherchent surtout dans ces pas gymnastiques un exercice violent dont leur nature ou une jeunesse ardente leur font un besoin impérieux, et que ne satisfait pas l'absurde aménagement de notre existence actuelle, où l'exercice physique est compté à peu près pour rien.

Ce ne sont pas là, sans doute, des faits exceptionnels, je veux bien le croire ; mais, enfin, il faut mettre les choses en situation, et l'on verra si la situation même n'est pas plus forte que les personnes, ou si l'exception, si minime qu'on la suppose, devrait exister.

Voici un jeune homme, beau ou laid, mais alors éveillé et intelligent, de complexion forte ou frêle, mais nerveuse ; vous livrez à

ses bras masculins une jeune femme ou une jeune fille; que dis-je, vous la lui livrez, il l'a parbleu bien prise de son droit d'homme, il l'a choisie, il l'a désirée. Or, il faut bien que je vous le dise, puisque j'en suis aux révélations, l'un apportera dans son choix le goût français dans l'art, celui de l'élégance, des formes sveltes et élancées, souples par conséquent; d'autres apprécieront le beau sexe à la manière orientale et préféreront des formes plus prononcées. Ils choisiront aussi, selon le genre de danse, mettant à part, pour les devoirs à remplir, les dames réputées les moins agréables, le quadrille, par exemple, et réservant aux préférées d'un instant la Scoticsh ou la Polka.

Voilà donc notre monde en mouvement. Au milieu d'un tourbillon où chaque couple s'engage, les jeunes gens circulent, dirigeant

jeunes femmes et jeunes filles. Souvent l'affluence est grande, et le bal dégénère en affreuse cohue, les couples dansent pressés les uns contre les autres, et il faut bien alors se serrer davantage pour faire place aux autres et pour épargner à une frêle et délicate danseuse le choc des couples voisins. Si le choc a lieu, il produit un tressaillement d'effroi qui rapproche plus encore. Bienheureux accident, qui donne à une vive sensibilité l'occasion de s'épancher et permet au danseur de faire preuve d'une touchante sollicitude ! Toutefois, avec un peu de talent et d'habitude, le choc s'évite, les précautions s'oublient et les jeunes gens s'abandonnent à leurs impressions suivant leur nature ; celui-ci, sentimental et blond, rêvera le bonheur comme le Raphaël de M. de Lamartine ; celui-là, plus ardent et plus brun, se livrera

à la passion de la danse avec la *fougue échevelée* ou ce bonheur *âcre et mordant* des héros de l'ex-école romantique.

La parole, ensuite, peut venir en aide au danseur et animer davantage la situation; c'est un relief qu'il se donne de parler en dansant, cela fait honneur à son talent en fait de danse, ainsi qu'à son esprit; on le voit causer. La conversation prend alors un air de familiarité, d'intimité même, d'un goût fort douteux. (Quand vous voudrez savoir si une manière d'être est bien ou mal chez vous, observez la chez les autres.) Bien des femmes, nous le supposons, n'accepteraient pas la conversation suivie durant une polka. Mais nos observations portent sur tout le monde, et si nous voulions ne parler que pour les gens d'un ton parfait, nous finirions, en y regardant de bien près, par ne parler

que pour bien peu de personnes. Quoi qu'il en soit, la conversation, tout en sautant, devient à la mode. Les paroles sont brèves, saccadées par le mouvement. Autant que possible, on rachète par le ton ce vice de forme excusé d'ailleurs par les circonstances, mais on y gagne une plus grande hardiesse de langage, en y mettant aussi un accent de profonde conviction.

Le texte du discours est sous les yeux mêmes du danseur. Il parlera de ce qui le frappe d'abord : — Que les cheveux relevés, dira-t-il, sont une jolie coiffure, quand ils viennent ainsi mourir en dessinant votre front... Ils prennent le ton mat de l'ébène ou du velours!.. Pourquoi en mettre dans vos cheveux ; leurs nuances se confondent... il y a double emploi. Et quel charmant contraste avec la blancheur de votre teint. — Oh ! monsieur ! — Non, vrai,

c'est un effet saisissant. Voilà ce qui se dit quand on parle à une brune ; puis on ajoutera, car tous les moyens sont mis en œuvre par la perfidie de l'homme : — Je plains les blondes, vraiment. — Pourquoi cela ? — Quand une brune s'approche d'elles, elles sont effacées par ce brillant éclat des cheveux noirs... elles disparaissent... on ne les voit plus. Mais parle-t-il à une blonde : — Je ne sais pas pourquoi il y a des femmes brunes dans le monde... Il semble que ce soient de demi-hommes... A moins qu'elles ne soient là pour servir de repoussoir ; c'est le fond du tableau. — Vous êtes sévère pour les brunes, monsieur. — Comment, madame !.. Jamais peintre ou poète ont-ils fait Ève, le type des femmes, ou Vénus, la plus belle... autrement que blonde. Tels que vous les portez surtout (coiffure à la Sévigné), je ne vois rien

de plus ravissant que les cheveux blonds; on les dirait traversés d'un rayon de soleil qui s'y est arrêté. — Vous faites de la poésie, monsieur. — Elle émane de vous, madame, etc., etc. Ensuite il est facile de descendre sans baisser le ton.

— Pourquoi toujours tenir vos yeux baissés, mademoiselle? Ce n'est pas modeste de votre part. (*Mouvement de la jeune fille.*) Non, cette ombre portée par vos cils sur vos paupières est d'un effet trop pénétrant; je préférerais les voir étinceler... Tout cela se dit d'un ton moitié riant, moitié sérieux. La jeune personne relève involontairement, ou en souriant un peu, de grands yeux dont l'éclat n'est pas moins saisissant; et le cavalier, non moins content de lui-même que charmé de sa danseuse, l'entraîne plus rapidement.

Or notez que la situation peut amener de

4.

plus grandes hardiesses de langage; elle les comporte en quelque sorte; elles sont par avance excusées. Le vocabulaire des arts en fournira souvent les métaphores expressives.

— Vous devez aimer le dessin, madame?

— Pourquoi, monsieur? — N'êtes-vous pas vous-même le dessin incarné... Les lignes ont chez vous une pureté que les artistes aiment à trouver dans la nature. — (*D'un ton un peu sec.*)

Monsieur, vous êtes bien artiste ce soir!

— Oh! simple amateur, mais enthousiaste parfois. — C'est ce dont je m'aperçois. — Mais convenez aussi, madame, que la nature est souvent plus belle que l'art. — Elle est vivante. — (*Avec un mouvement d'enthousiasme.*)

Oh! parfait; et je retrouve bien là cette justesse et cette soudaineté d'expression qui vous sont propres, mesdames... et qui nous ravissent toujours. Le compliment est géné-

ral, mais n'en est pas plus maladroit. Après cela, on se persuade naturellement que l'on a infiniment plu à sa partner, et l'on devient plus hardi, plus pressant. — Que cette walse est délicieuse ! dira-t-on ; le mouvement plaît dans la walse, mais la mélodie en est l'âme, et quand elle est aussi expressive, quel bonheur de walses avec vous ! — Et les yeux, après s'être baissés vers la jeune et belle femme que l'on tient à son bras, s'élèvent vers le ciel.

Tels peuvent être, avec mille variantes, les discours tenus par des improvisateurs plus ou moins habiles, et qui signifient au fond toujours la même chose. La conversation est commune, à la vérité, au quadrille et aux diverses Polkas ; mais elle se monte au diapason de la danse, elle en prend le ton et dès lors peut devenir très-vive et très-pressante.

Qu'un jeune homme cependant déclare

qu'il est incapable de ce machiavélisme ou de ressentir ces extases ou ces ravissements signalés plus haut, qu'il prétende que de semblables idées n'approchent pas d'un cœur aussi pur que le jour ! très-bien ! ce sera de bon goût, et tout jeune homme bien élevé devra le dire, s'il ne parle pas à des hommes pour lesquels il réserve ses observations à ce sujet. Mais cette vertueuse indignation nous toucherait peu, et, si l'on voulait nous faire croire à une parfaite indifférence : Tant pis pour vous, répondrions-nous, si l'idée seule de cet enlacement ne vous fait pas bondir le cœur, comme le ferait en ce moment la rencontre d'un soldat revenant de Crimée ; tant pis pour vous, vous êtes donc bien blasé ? Ou bien ce serait que, livrées de cette manière, les femmes n'ont plus pour nous qu'un attrait médiocre, et je n'en tirerais pas une des moins graves accusations que

l'on puisse porter contre les danses étrangères. Mais, malgré de juvéniles prétentions, tout le monde n'est pas blasé; et, d'ailleurs, ces excitations passagères dont nous venons de parler n'existaient-elles que rarement, il ne convient en aucun cas que nos femmes et nos filles en soient l'objet.

Tel est le sentiment d'après lequel nous avons résolu de déférer lesdites danses des salons, ou soi-disant telles, au tribunal de l'opinion publique, devant lequel nous allons développer nos conclusions.



## V

**C'est surtout à vous, saint aréopage des mères de famille, qu'il appartient de résoudre la question en entraînant tous les suffrages avec le vôtre. Si des observations semblables à celles que nous avons l'honneur de vous soumettre ont été faites d'abord par les gens les plus désintéressés en cette matière, comme**

nous croyons l'avoir remarqué, nul doute que vous n'adoptiez nos conclusions, vous qui vous y trouvez si grandement intéressées et qui répondez pour vos filles, lesquelles, en leur qualité de mineures, n'ont pas voix délibérative et ne sont pas même admises à prendre connaissance de ce débat. Revenues à la réflexion que la surprise, l'autorité brutale du fait et la séduction de la mode avaient écartée, vous prononcerez votre verdict sous l'heureuse influence de cette ancienne arrière-pensée dont vous retrouverez sans doute en vous quelques traces. Il vous paraîtra au moins singulier alors que, sur cette simple invitation : « Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder une pollka ! » un jeune homme, le premier venu, vienne passer le bras autour de la taille de votre fille ! Quoi ! cette étreinte, symbole et gage d'une union

prochaine, prémices que deux cœurs sincèrement épris doivent se refuser et par convenance et dans leur propre intérêt, lorsque le feu de la jeunesse, l'entraînement de la passion, mais de la passion respectueuse encore, la solitude enfin, sembleraient les excuser; cette étreinte, dis-je, se produira au bénéfice de ce premier venu ! Mais cela nous révolte dans nos idées d'homme, et si nous ne sommes jaloux pour notre propre compte, dans notre instinct, du moins, nous ressemblons assez au chien du jardinier<sup>1</sup>. Et vous vous assurez sans doute que cet inconnu sera toujours respectueux et convenable, que sa main étendue ne se hasarderá pas à communiquer à la jeune fille, par une douce pression, l'émotion passagère dont il est animé ! Or, de deux cho-

<sup>1</sup> Qui ne mange pas les choux de son maître, mais ne veut pas qu'on y touche.

ses l'une, ou il lui est indifférent et l'offensera d'une manière regrettable et sans qu'elle ose rien dire, ou il lui plaît, et c'est alors plus dangereux et fort peu conforme à vos intentions, quand même vous verriez en lui un futur mari pour votre fille. En présence de tant de motifs pour mettre un terme à ces danses, nous ne pouvons pas douter que vous ne vous prononciez toutes dans le même sens, sur une question déjà résolue pour la plupart d'entre vous.

Vous, pères « de tant d'objets si doux et si charmants », qui, à ce titre, avez droit à toute la considération possible, nous aurions dû vous réserver pour la fin, et vous placer à l'arrière-garde, comme la réserve qui ne donne que pour porter les coups décisifs. C'est que vous avez à part vous un petit *veto* dont vous n'usez que rarement, en hommes-prudents et

modérés que vous êtes, mais dont l'effet est à peu près immanquable. Au besoin même votre opinion pourrait s'exprimer par un simple signe de tête : « *Annuït et totum nutu...* » vous savez le reste<sup>1</sup>. Mais il ne sera pas nécessaire que vous usiez de ces terribles moyens. il en est de plus doux, mais de non moins efficaces à employer.

Quant à vous, maris, que ce sujet touche d'assez près, en France, assurément nous ne sommes pas des Turcs, il s'en faut de beaucoup ; mais enfin, vous dirai-je....., ma foi, je n'ai rien à vous dire. Seulement, de deux choses l'une, ou vous aimez vos femmes ou vous ne les aimez pas, si j'ose le supposer ; eh bien, dans les deux cas, la conclusion est exactement la même.

<sup>1</sup> D'un signe de la tête il fit trembler l'Olympe.

Sur ce sujet, du reste, nous avons entendu soutenir cette thèse singulière et paradoxale au moins, savoir, que mieux vaudrait une réalité ignorée ou censée l'être, qu'une demi-réalité qui s'accomplit sous nos yeux. Le décorum, du moins, serait sauvegardé.

Quant à vous, mesdames, et je m'adresse à tout ce qui porte ce nom précieux et vénéré de femmes, j'oserai vous le dire, ne vous prodiguez pas, vous y perdez trop ! De quel prix voulez-vous être pour nous, si, à l'occasion de danses futiles, vous livrez ces grâces que les anciens avaient rattachées, non sans motifs, à la ceinture de Vénus, je ne dis pas seulement à des indifférents, mais à celui même qui pourrait vous aimer ? Roses à demi effeuillées, il vous laissera tomber bientôt d'une main indifférente, et son platonisme, ou ses vues légitimes qui d'abord

vous avaient entourées d'une auréole de respectueuse admiration, vous abandonneront dépouillées d'un prestige qu'il vous faut toujours conserver.

Sachez mieux aussi ce que vous valez pour nous, bien que le délaissement de nos anciennes et bonnes manières tende à vous le faire oublier. Ce que rêve un jeune homme, dès ses premières illusions, ce qui fait le but de ses vaillants efforts quand il aborde avec résolution les rudes travaux initiateurs de sa carrière, c'est une femme qu'il puisse constamment et, pour cela, légitimement aimer. Heureux celui qui peut ainsi avoir, en l'une de vous, son étoile et son guide ! de quoi ne devient-il pas capable ! Mais cette haute estime où nous vous tenons éclate-t-elle moins dans les relations ordinaires du monde ? Supprimons par la pensée ces danses qui engen-

5.

drent une familiarité regrettable, et quel est alors le jeune homme, si la nature ne l'a pas traité tout à fait en marâtre, qui ne se livrerait volontiers à quelque exploit guerrier comme aujourd'hui, ou chevaleresque comme autrefois, pour toucher le bout de vos doigts dégantés ou seulement le bas de votre robe en se mettant à vos pieds? N'émane-t-il pas de votre présence seule un charme qui attire et retient, et persiste après que l'on vous a quittées, avec d'autant plus de douceur et de satisfaction vraie, que celui qui l'éprouve impose à ses sentiments à votre égard plus de retenue? Si donc vous vous sentez d'un tel prix pour nous, exigez de notre part des manières d'être conformes aux sentiments que vous devez inspirer, et ne souffrez, en fait de danses, que celles qui nous tiennent à une distance un peu plus respectueuse.

En vous rappelant, comme nous venons de le faire, quel est votre pouvoir sur les hommes, notre intention n'a pas été de flatter en vous l'instinct naturel de la femme, loin de là. Cependant nous ne voulons pas non plus faire de la morale à propos de danse ; les prédicateurs y ont perdu leur latin, et nous ne voulons pas en remontrer à M. le curé. Mais il est permis à tout le monde, sauf approbation, de parler de convenances et de bon goût ; et même, en appréciant les choses en amateur, sans nulle prétention d'artiste, on peut se plaire à voir de belles manières et un ton exquis dans un salon, comme on aime de beaux tableaux dans un musée, la belle musique aux opéras, la grande au Conservatoire et dans les églises.

Or les danses en question ont, sur ce qui est l'art des salons, une funeste influence et

contribuent pour beaucoup à maintenir ces habitudes d'impolitesse et de sans gêne aboutissant à un manque d'égards, dont nous avons entendu tant de femmes, et des plus distinguées, se plaindre avec un sentiment d'amertume facile à comprendre.

En ce moment, en effet, le mauvais goût suinte par tous les pores de la vie sociale comme l'humidité en un jour de dégel. La société tout entière en est envahie, et, tel s'en croit exempt, qui, proportionnellement à sa position, en est plus imprégné que d'autres. Où ce mauvais goût se fait sentir et choque le plus particulièrement, c'est dans les rapports de société des hommes avec les femmes. La galanterie, c'est-à-dire l'empressement à leur plaire et à leur être agréable, qui n'était autrefois que de simple politesse à leur égard, a disparu; le mot est devenu ridicule. Il y a en

leur présence un laisser aller incroyable dans la tenue et dans les façons; on leur parle comme à des camarades dès qu'on les connaît un peu, et ces danses nous rendent familiers avec elles avant même de les connaître. Ce qu'il y a de plus respectable au monde, l'âge avancé chez la femme, n'est plus l'objet de nos égards, à peine de notre attention. On passe rapidement près d'elles, on se contente d'un salut; à toute force, on échange quelques mots de conversation que leur condescendance abrège, car elles vous voient pressés d'aller papillonner, comme on disait autrefois, près des jeunes femmes et des jeunes filles.

Et pourtant, lorsque cette faculté d'aimer, dont le ciel a rempli le cœur de la femme, a pu s'affranchir de la prudente réserve qui appartient à la jeunesse de leur sexe, elle se convertit, à mesure qu'elles avancent en âge,

en une bonté touchante. Les femmes âgées sont pour la plupart indulgentes, serviables, dévouées, et, par affection de famille, bienveillance ou charité, deviennent pour tout ce qui les environne une véritable providence. Voilà ce que l'on oublie quand on néglige de leur témoigner tous les égards qui leur sont dus, en sorte que c'est aussi maladroit que de mauvais goût.

C'est à cette triste situation que vous avez, mesdames, à mettre un terme, et vous le pouvez, car vous pouvez tout ! Nous ne croyons pas, bien entendu, au retour de l'ancienne politesse, ni de la galanterie dans leurs formes surannées, les mêmes choses ne se reproduisent pas ou du moins de la même manière ; mais nous croyons très-fort à l'amélioration de ce qui existe. Cette régénération dépend de vous. Dans les salons, vous êtes reines et

souveraines, de droit, sinon de fait; c'est à vous qu'il appartient d'en établir les lois.

Si donc vous êtes satisfaites de la manière d'être actuelle, si vous pensez que l'on vous témoigne toutes les attentions et tout le respect auxquels vous avez droit, nous n'avons pas la moindre objection à faire, nous avons parfaitement tort, et nous n'avons rien dit. Mais si vous pensez que les choses ne sont pas tout à fait ce qu'elles devraient être, dites un mot, faites un signe, et les danses étrangères disparaissent, et avec elles tout le cortège des familiarités, des excentricités et autres anomalies antifrçaises, indignes plagiats, incompatibles avec notre caractère et nos mœurs, et qui ne font que nous gâter.

Or, plus votre résolution sera prompte et subitement prise, plus sûrement et promptement vous en recueillerez les bénéfices, parce

que, voyant qu'elle est bien arrêtée, on sentira qu'il n'y a qu'à s'y conformer au plus vite. Quant aux walses et polkas, qui ont bien assez duré pour une mode, elles seront remplacées par le quadrille d'abord; le reste est l'affaire des maîtres de danse. Mais ce qui les remplacera surtout, ce sera du bon ton; du bon goût et des manières profondément respectueuses à votre égard. On veut du nouveau, on en aura nécessairement, par suite de ces changements qui seront votre œuvre. Du reste, il y a déjà plus d'un pas fait dans cette voie. D'abord, nous savons qu'il existe des familles d'une haute distinction dans lesquelles ces danses n'ont jamais été admises. Récemment, en outre, des mères de famille ont interdit à leurs filles toute espèce de polka; aussi, dans quelques maisons, a-t-on beaucoup augmenté le nombre des quadrilles. D'autres mè-

res de famille, n'osant pas rompre tout à coup en visière au monde, ont dû signaler à leurs filles la manière d'éviter l'approche trop familière de leurs danseurs. Or, nous vous le demandons, qu'est-ce que des danses contre lesquelles il faut prendre de semblables précautions? Évidemment on doit les reléguer dans les bals de la salle Sainte-Cécile, du Château des Fleurs et autres Mabilles.

**566265B**

6



La question est épuisée; cependant il nous faut prévenir les objections qui ne peuvent manquer d'être faites.

Ce n'est pas de la part de personnes sensées, après réflexion du moins, que nous aurions à en craindre une telle que celle-ci, qui se présente souvent : « Il n'y a de mal là dedans que

quand on veut y en voir. » En présence de ce qui se dit à ce sujet, ce ne serait évidemment qu'une défaite de l'amour-propre nous faisant persister dans une voie fausse uniquement parce que l'on s'y est engagé. Dira-t-on que c'est une chose passée dans nos mœurs? Lesquelles? Le théâtre aussi est dans nos mœurs. Est-ce que l'on conduit, sauf exceptions, sa femme ou sa fille à ces théâtres où l'on ressasse d'une manière aussi choquante l'éternel roman des risques conjugaux?

Malheureusement il n'y a que trop de personnes pour lesquelles les raisons ne sont rien quand elles ne sont pas appuyées sur des exemples ou des autorités. Nous les prions donc de vouloir bien considérer que ce n'est pas la première fois que des usages inconvenants se sont imposés à l'imbécillité de l'homme social et ont succombé sous le

blâme des gens de goût dont le monde a fini par suivre l'opinion. Les usages et les modes que l'histoire des mœurs représente furent souvent tels, qu'il nous serait impossible de les rapporter <sup>1</sup>. Nous nous bornerons à citer comme récent exemple les jeux innocents, justement qualifiés par la suite de « jeux qui n'étaient pas innocents. » Rien de plus comparable à nos danses sous bien des rapports. Même familiarité inconvenante, même manque de respect à l'égard des femmes, à qui l'homme s'imposait d'une manière plus rebutante encore. Le beau plaisir, d'ailleurs, pour des gens délicats de donner un baiser à une femme sans savoir si cela lui plaît ! En définitive, ces jeux tombèrent, justement flétris par un retour offensif du bon goût. On

<sup>1</sup> Lire le chapitre de la Ville dans la Bruyère, et surtout le troisième avant-dernier alinéa.

s'aperçut enfin que cela ne devait pas être, tout simplement. Tel sera le sort des danses modernes. On ne les aura pas plutôt abandonnées, que l'on s'étonnera qu'elles aient jamais pu exister.

Quant aux autorités, nous répéterons que les personnes intéressées ou désintéressées dans la question, qui ne trouvent pas ces danses absolument édifiantes, sont assez nombreuses pour faire grandement autorité. D'ailleurs, moins celui qui parle a en lui de ce qui peut faire autorité, plus la raison, s'il a raison, doit avoir de force par elle-même étant dépouillée de tout prestige.

Après cela, que l'on ne vienne pas nous faire une objection de l'adoption de ces danses par les Anglais, les Russes ou les Américains, cela doit nous être parfaitement indifférent. Nous savons ce qui nous convient, nous devons

avoir nos idées à nous. Suivons-les donc, sans nous occuper des autres, ou ne leur prenons que ce qu'ils ont de bon et d'approprié à noire nature.

Nous savons à la vérité que dans un monde où l'on se pique d'excellentes manières et de ne prendre exemple sur personne, on traite ces danses de *danses Chaussée-d'Antin*. La distinction réside apparemment dans la manière de les danser ; or c'est là une illusion qu'il ne faut pas laisser subsister. Dès que le bal s'est un peu animé, il devient bien difficile de distinguer la Polka faubourg Saint-Germain de la Polka Chaussée-d'Antin, et tout homme de quelque expérience en cette matière, et quelle que soit la société à laquelle il appartienne, le déclarera : après quelques tours de walse ou de polka, il est rare que le cavalier ne trouve pas sa danseuse notablement assouplie. Ainsi

donc, lorsque l'on a accepté des danses d'un goût aussi douteux, il ne se faut targuer de rien, ou bien on doit attendre, après s'en être débarrassé les premiers, que le souvenir en ait à peu près disparu.

Mais ce que l'on appelle le monde ne se compose pas uniquement du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin. Il est un monde où les manières sont simplement bonnes sans la moindre apparence de hauteur ou d'ostentation; qui conserve, sans prétention, les traditions de cette politesse que la bourgeoisie d'autrefois empruntait à la noblesse, en se modelant sur elle, mais en laissant ce qui ne lui convenait pas. Nous n'aimons pas à créer des catégories, à établir des séparations; nous croyons que tout ce qui est bien est fait pour s'entendre et se réunir; mais il faut bien reconnaître ce qui existe après tout; ce monde-

à, c'est la bourgeoisie éclairée; qu'il s'entende et se donne le mot, et nous sommes en mesure d'affirmer que les danses modernes n'en ont pas pour longtemps à durer.

Maintenant il nous est facile de poser nos conclusions :

Ces danses, d'origine étrangère, ne conviennent ni à notre caractère, ni à nos mœurs; elles choquent nos yeux pour peu que nous y fassions attention, elles blessent nos sentiments les plus délicats si nous les scrutons à cet égard, et comme tout ce que l'on fait durer trop longtemps est sujet à de plus grands abus, il faut y mettre un terme, si l'on ne veut s'exposer à tomber dans les jeux innocents; cela s'est vu. Bref, leur condamnation, déjà écrite dans la pensée intime de chacun, peut se formuler simplement en ces termes : « Cela n'est pas convenable. »

Il appartient aux personnes éminentes, distinguées et comme il faut, devant les quelles elles sont traduites, de le déclarer nettement.

GUSTAVE BOULLAY.











